

Renée lui répondit ainsi :

“ Non, Albert, je n'aurais pas ri. Quand je vous aurais vu, tremblant, soutenir avec tout l'élan de votre cœur, une cause qui devenait importante parce que notre bonheur y était attaché, je n'aurais pas eu l'idée de sourire, j'aurais plutôt senti des larmes dans mes yeux, mais des larmes de joie, d'espérance et d'orgueil peut-être. Oui, je deviens orgueilleuse, en effet, quand je pense que, pour moi, vous luttez avec la misère, vous voulez grandir par le travail. Oui, vous me rendez orgueilleuse, mais triste aussi, triste de vos souffrances, de votre isolement, de vos longues épreuves. Eh bien ! vous le dirai-je ? mon père n'est pas de mon avis, et s'afflige moins que moi de la dure position où vous êtes : Renée, m'a-t-il dit l'autre jour, quand je lui ai montré votre lettre, ne déplorerez pas pour Albert ces luttes qui trempent son caractère et développent son énergie. La vie est une arène encombrée et tumultueuse ; c'est par de courageux efforts qu'on s'y fait sa place au soleil. Le jeune homme qui combat à raison ; il fait ce que j'aurais dû faire, ma fille, pour mon bonheur et le vôtre. Mais il faut vous pardonner, mon enfant, à nous autres vieillards, élevés dans l'exil, nourris dans le culte du passé, et nous enveloppant de ses ruines comme d'une pourpre flétrice. Les jeunes gens ont mieux compris leur devoir et leur temps ; ils traduisent en actions leurs plus fécondes pensées ; ils savent que, selon le mot d'un grand poète : *Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent.* Voyez Gabriel, ma fille ; il n'est pas resté oisif dans notre vieille maison, regrettant la splendeur éteinte de sa famille ; il combat aujourd'hui pour la gloire de Dieu et le bien des hommes, ses frères, comme Albert pour la réalisation de ses espérances et la sécurité de sa future famille. Bénissons-les ; inspirons-leur l'amour et le courage, mais ne les plaignons pas, ma fille ; ils font leur devoir d'hommes et de chrétiens !”

“ Voici, Albert, ce que mon père m'a dit, et sa sagesse m'encourage, quoiqu'elle ne me console pas. Vous trouverez sans doute qu'il a raison, qu'il est beau d'être persévérant et fort, mais je suis moins résolue que vous. Je vous aime ; vous êtes loin de moi, vous souffrez : ne vous étonnez pas si je tremble et je pleure.”

Et tout n'était pas fini cependant ; il fallait encore se résigner et attendre. On ne devient pas en un jour un Chaix-d'Est-Ange ou un Berryer : le plus souvent même on ne le devient jamais. Avant d'arriver aux belles et grandes causes, il faut consacrer son temps et ses veilles aux infiniment petites.

Albert le fit opiniâtrement. Pendant deux ans encore, il eut à traiter beaucoup de graves affaires de murs mitoyens, de ruptures de baux, de parcelles de terre en litige ; mais rien ne lui semblait mesquin de tout ce qui pouvait lui donner du pain et lui faire un nom. Aussi réussit-il en partie, et maître Maueroix, quoique jeune encore, commença à jouir d'une certaine considération parmi ses confrères du Barreau.

### CHAPITRE XIII

#### LE PLAIDOYER.

Quatre ans s'étaient écoulés déjà depuis le voyage d'Albert dans les Deux-Sèvres et sa rupture avec l'oncle Girault. Le jeune avocat commençait à voir poindre

sa réputation et grossir ses honoraires. Il avait fait une courte excursion à la Maison-Grise et y avait puise beaucoup de courage et de bonté. Mais on n'était pas assez riche encore pour se marier. Il fallait bien une année pour mettre à flot le jeune ménage, et surtout quelques causes de plus. Il s'en présenta une pour Albert. Elle n'était pas fort bonne peut-être, mais elle pouvait devenir brillante. Voici de quoi il s'agissait. Un homme jeune encore, assez connu à Paris dans le monde des affaires, avait formé contre sa femme une demande en séparation. De notoriété publique, le mari était cupide, égoïste, indifférent ; la femme était jeune, brillante coquette. Jusqu'ici il n'y avait rien d'extraordinaire assurément : de tels cas se rencontrent dans les ménages parisiens. Mais voici les motifs qu'alléguait l'époux irrité : Madame, qui du reste avait apporté une dot considérable, la prodiguait tout entière dans les recherches du luxe. Placée au nombre des reines de la mode, elle sacrifiait tout pour conserver avec gloire ce rang énergiquement disputé. A bout d'argent comptant, elle avait contracté des dettes, quelques-unes trouées hautement, d'autres, plus nombreuses, enveloppées d'un voile discret, jusqu'au jour néfaste où elles étaient venues fondre en masse sur le mari épouvanté, le soudroyant de leur total formidable. Il paraît aussi que des diamants de famille avaient, dans un jour de détresse, été remplacés par d'éblouissantes imitations. S'il y avait d'autres sujets de plainte, on ne les formulait pas hautement, sauvegardant autant que possible le nom de la famille par de délicats sous-entendus. Sur ce point, une accusation formelle eût été injurieuse ; les torts les plus graves de Madame D\*\*\* étaient de ne prendre aucun souci de son intérieur, d'aimer par-dessus tout le monde et le luxe, et de vouloir en jouir à tout prix. Tout cela est fort blâmable assurément, mais peut-on chasser une femme parce qu'elle ne sait pas compter ? Tout au plus faudrait-il, dans ce cas, la mettre en pénitence et lui enseigner l'arithmétique.

Or Albert, qui avait été introduit dans ce triste ménage par l'entremise de maître Floquet, fut choisi par madame D\*\*\* pour repousser la demande en séparation. Il se sentit ému, faut-il le dire, par le trouble et les larmes de cette pauvre jeune étourdie, éclairée trop tard sur les fâcheux résultats de ses caprices, et frémissant au scandale qui s'agifait autour de son nom. S'il y avait une chance de salut pour elle, c'était dans la retraite et la protection du foyer où elle pouvait, après cette épreuve, revenir humble, éclairée et modeste. Albert, du moins, en jugeait ainsi ; puis il pensait autre chose encore, et cette cause lui paraissait d'autant plus acceptable qu'elle se rattachait, par un certain côté, à ses plus intimes convictions. Il se chargea donc de présenter la défense.

Lorsque vint le jour des débats, la foule était nombreuse au Palais. Monsieur D\*\*\* était assez connu à Paris pour que ses infortunes de ménage y eussent soulevé un retentissement considérable. Et puis, manquait-on jamais de s'intéresser aux péripéties conjugales ? Elles excitent généralement ce sentiment de satisfaction égoïste qui fait qu'on se console de ses petites misères en considérant les misères plus grandes de son voisin. Du reste, les malheurs de M. D\*\*\* inspiraient plus de curiosité que de commisération. Beaucoup de personnes savaient que l'importance de la dot avait été pour